

nable dans sa légèreté. « Il multiplie souvent, écrivait-il, la conjonction *et*, comme pour frapper de petits coups mesurés :

Mais la terre *et* la mer *et* l'âge *et* les malheurs  
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.

La voix me raste ; ainsi la cigale innocente, -,  
Sur un arbuste assise, *et* se console *et* chante.

« Les mots sans épithète, dans ce premier vers, pleuvent comme une ondée ; ils crépitent sur le papier, se répandent comme un grésil argenté. »

Mais ce qui, joint à ses merveilleuses qualités d'artiste, rend Chénier le poète le plus achevé de la langue française, c'est ce nombre divin qui coule dans ses vers, sa grâce enchanteresse. Sa poésie en lui est à la fois musique et peinture. Pour appeler cette cadence, il a des artifices charmants, comme dans ces vers :

Les *belles* font aimer ; elles aiment ; les *belles*  
Nous charment tous...

Où le mot qui commence le vers est ramené à la fin, en laissant la phrase suspendue.

Victor Hugo a dit aussi, mais avec moins de grâce :

J'aime les *soirs* sereins et beaux <sup>4</sup>, j'aime les *soirs*  
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs. . . .

Dans *l'Idole*, on trouve l'exemple d'une autre cadence, non moins heureuse, qui consiste au contraire à ramener au commencement d'un vers le mot qui termine le vers précédent :

Tu fis crouler l'idole en t'écriant : *les dieux*,  
*Les dieux* compatissants ont dessillé mes yeux...

On dira peut-être que ce sont là des observations minutieuses ; mais « l'art des vers a ses minuties, écrivait Jean sur un de ses carnets, aussi rebutantes que celles de la comptabilité », qui aident pourtant à faire la fortune du poète, comme la comptabilité la fortune du banquier.

\* Peut-être pourrait-on remarquer que les *soirs* sereins sont généralement beaux et que *soirs soit* n'est pas d'une musique comparable à celle de Mozart, mais, tout est permis aux dieux.